

Sorciers et sorcellerie chez les Indiens de l'Amérique du sud

par M. DE WAVRIN.

Les sauvages n'ont pas de termes génériques ; ils peuvent d'autant moins exprimer des idées abstraites. Difficilement, même les plus civilisés parmi les Indiens, pourraient-ils nous expliquer en quoi ils considèrent que consiste la sorcellerie. Si alors nous voulons connaître les caractères de cette pratique chez les primitifs, il nous faut observer avec attention leurs usages et leurs agissements, noter parfois de minimes détails. Il nous faut obtenir l'amitié des Indiens, leur témoigner de l'intérêt, pour les interroger avec succès et chercher ainsi à découvrir leurs pensées, leurs raisons d'agir.

D'après tout ce qu'ils disent et considèrent comme actes de sorcellerie, nous pouvons déduire qu'ils voient en elle la pratique des sciences occultes, par des personnes spécialement qualifiées pour agir ou intervenir avec efficacité dans des cas déterminés, en vue de certains buts et grâce à leurs connaissances magiques. Cette science s'acquiert par un long enseignement, par des épreuves auxquelles a dû se soumettre le sorcier, ce qui lui permet d'entrer à volonté en relation directe avec des êtres surnaturels auxquels il a recours et qu'il fait intervenir. Il peut ainsi agir sur son prochain, le guérir, écarter le mal et les mauvais esprits, ou envoyer lui-même des maléfices grâce à ces esprits avec lesquels il est en relation.

Lorsque nous demandons aux Indiens d'où vient le premier enseignement de ces connaissances, ils nous répondent toujours que son origine remonte à la plus haute antiquité, aux débuts même de l'humanité. Les uns disent que ce furent les premiers ancêtres d'origine plus ou moins divine, qui, par leur essence toute spéciale, avaient des connaissances surnaturelles ; eux étaient immortels et se transformèrent en astres ou en divinités. Ces premiers humains enseignèrent à leurs descendants une partie de leur savoir, et les règles et prescriptions à observer pour entrer en relation avec les esprits, pour obtenir leur intervention. Dans d'autres tribus, les Indiens disent que les premiers hommes, en relation plus étroite avec les divinités, reçurent par révélation, cette science et la transmirent à leurs descendants.

Les Indiens nous diront aussi que les anciens, leurs premiers ancêtres connurent les plus grands, les meilleurs sorciers. Ils avaient reçu plus directement l'enseignement, tandis que, au cours des générations, bien des détails, des rites, des paroles sacramentelles, se perdirent. Mais parfois, par révélation, un sorcier peut acquérir à nouveau des secrets perdus, apprendre à pratiquer des rites oubliés et comment faire agir, sur sa demande, des esprits plus puissants. Il devient alors plus puissant lui-même et acquiert du renom.

Sont considérés comme sorciers, ceux qui soignent les malades en ayant recours, outre aux médicaments, à des paroles, à des rites cabalistiques, aux esprits avec lesquels ils sont en relation. Ceux-là sont sorciers-médecins. Les Indiens considèrent comme sorciers, les civilisés qui au moyen de remèdes aux effets rapides, peuvent intervenir efficacement et qu'ils supposent donc doués de connaissances magiques. Sont considérés comme sorciers, ceux qui se mettent en relation avec l'au-delà, avec les divinités qu'ils cherchent à apaiser, à se rendre favorables, à faire intervenir. Sont alors sorciers, les prêtres. Sorciers enfin, sont tous ceux qui font des choses inexplicables naturellement et que l'on soupçonne, partant, d'avoir recours aux sciences occultes. C'est ainsi que peut être considérée sorcellerie l'écriture qui enregistre définitivement, sur du papier, les mots et les choses ; est souvent considérée comme sorcellerie, la photographie qui fait apparaître, au moyen de certains rites, les images, les figures, toutes choses vues, sur une feuille de papier blanc. Parfois les Indiens qui me virent faire, déclarèrent que je devais être « très sorcier » : j'enregistrais les moindres détails sans rien oublier, je captais les esprits mêmes des personnes ; et je prenais, par des signes, leur langage.

Généralement, les sorciers sont de sexe masculin ; les plus compétents doivent toujours être d'un certain âge : ils ont acquis plus de science par des rapports plus prolongés avec les esprits. Il n'y a de femmes sorcières que dans de rares tribus, (chez les Arhuaks de la Sierra Nevada, chez les Goajiros).

Même parmi les Indiens chez lesquels la femme peut devenir sorcière, elle est alors une exception à la règle normale ; chez ceux où j'en ai connues je n'ai pas eu connaissance d'un sorcier femelle sur dix de sexe masculin. J'ajouterai en outre qu'elles ne jouissaient pas du prestige des sorciers de renom et qu'elles étaient très âgées, condition essentielle semble-t-il pour qu'elles puissent acquérir la science et commencer à disposer de quelque pouvoir.

La femme, chez les sauvages, est considérée plus faible que l'homme pour résister aux esprits, aux maléfices ; elle est sujette aux lois, aux nécessités naturelles et aux obligations de son sexe. Son âme, si même on admet quelle en a une — parfois la chose semble mise en doute — est

bien plus faible que celle de l'homme. Il est donc normal qu'elle ne puisse commencer à acquérir la science et entrer en relation avec les divinités, sans courir trop de danger elle-même, que lorsque l'âge a aboli chez elle les faiblesses de son sexe. Il semble même qu'elle doive ne pas avoir rempli toutes les règles normales de la nature, qui veulent que la femme connaisse la maternité ; elle doit ne pas avoir été mère. C'est encore uniquement dans de rares tribus qu'elle peut alors acquérir cette science.

Le plus souvent, s'il est sorcier, le père commence à préparer son fils dès le jeune âge, afin que plus tard il puisse lui succéder. Dès que l'enfant atteint l'âge de six ou sept ans, il l'endurcit aux privations, l'emmène avec lui lorsqu'il va accomplir une période de retraite. Il le fait s'astreindre à des épreuves, à des périodes de jeûne, à des privations, se recueillir avec lui dans la solitude, absorber le narcotique qui met en relation, par la griserie qu'il procure, avec des esprits qu'il fait voir. Peu à peu, il l'instruit ainsi et il lui inculque sa propre science.

Lorsqu'il juge son fils incapable, physiquement ou moralement, d'affronter avec succès les épreuves, qu'il ne le trouve pas assez fort, assez résistant aux épreuves, pas assez intelligent, roublard, d'esprit éveillé, le père ne poussera pas plus avant cette éducation ou instruction. Il choisira même éventuellement un autre enfant qui lui semble mieux doué et c'est à celui-là qu'il s'intéressera.

Celui à l'instruction duquel le sorcier se consacre ainsi, lui doit alors respect, obéissance et tous ses services ; l'élève adoptif doit au sorcier, son professeur, plus que s'il était son père réel. Lorsque l'enfant aura grandi et sera homme, il restera son aide et serviteur ; puis, plus tard, enfin consacré, il pourra de son côté commencer à pratiquer.

Mais il arrive qu'un adolescent, voire même un guerrier d'âge déjà plus mûr, aspire à acquérir les connaissances et les avantages attachés aux pratiques de la sorcellerie. Il peut parfois appartenir à un autre groupe, mais ami et de la même tribu que le sorcier auquel il a recours pour le prier alors de lui donner l'enseignement. En ce cas, si celui-là accepte de lui servir de professeur, il exigera que son élève vienne s'installer auprès de lui, qu'il lui serve de serviteur tout dévoué, se montrant très actif pour pêcher, chasser et remplir toutes besognes auxquelles il le conviera. Il commence en outre par exiger une rétribution fort onéreuse, des objets de valeur. Durant les trois ou quatre ans que durera l'apprentissage, avant de lui permettre d'enfin commencer à exercer, il aura donc un homme à son entier dévouement. Moyennant cela, il le prendra avec lui lorsqu'il se retire dans sa retraite pour se mettre en contact avec les esprits ; il le fera participer aux jeûnes auxquels lui-même s'astreint et parfois il ira intentionnellement entreprendre avec lui une période de retraite, pour son enseignement qui est toujours long et pénible.

De ce qui précède nous voyons que la charge de sorcier n'est pas héréditaire ; elle revient plutôt à ceux qui s'en montrent les plus dignes et les plus capables. Les sentiments paternels poussent toutefois tout naturellement le père à donner la préférence à son propre fils. Il lui donnera toujours le maximum possible d'instruction et cherchera à le faire bénéficier de ses avantages pour lui léguer plus tard sa succession.

*
*
*

Avant tout, le sorcier est médecin. Il soigne les malades, cherche à les guérir ; il conjure les épidémies, il chasse les maléfices, il en envoie à ses ennemis. Il a recours pour cela au surnaturel, aux esprits ; il doit, à cette fin, accomplir des rites précis, connus de lui.

Le sorcier peut acquérir plus ou moins de science, selon sa propre capacité ainsi que d'après un enseignement plus ou moins poussé et des contacts plus fréquents avec des esprits plus nombreux et plus puissants. Il se conçoit que, normalement ceux dont la compétence est la mieux assise sont toujours des hommes âgés.

Le sorcier a recours à des être spirituels, invisibles pour les profanes et qui ne lui apparaissent qu'à lui seul, au cours des rites, des hallucinations qu'il cherche à se provoquer dans le cerveau, par l'emploi de narcotiques ou autrement, toujours dans l'obscurité. Parfois il peut chercher à matérialiser les esprits auxquels il a recours, afin d'avoir plus aisément recours à eux. Ce sont les *Kay*, sortes d'idoles incarnant des divinités chez les *Catios* du *Choco* (Colombie). Ailleurs, comme chez les *Colorados*, en *Equateur*, le sorcier garde précieusement des *Chimbo*, objets de telle ou telle provenance, grâce auxquels il peut facilement faire intervenir les esprits de tel endroit, de telle montagne, de telle race, de tel astre, etc. Parfois aussi tel endroit est consacré par le sorcier, pour certains rites ou pour se mettre en contact avec les esprits. Tels sont les endroits où se retirent les sorciers *Jivaros* pour consulter les esprits, tels sont les *kankuraa*, temples dont l'accès est strictement interdit aux femmes, chez les *Arhuak* de la *Sierra Nevada*. Peuvent aussi servir au sorcier, certaines pierres, qu'on vénère, une source, voire un caillou qu'il tire au besoin de sa besace. Il y a enfin comme instruments intermédiaires : le hochet, des bouquets de feuillages spéciaux que le sorcier agite sur le malade, la fumée qui se dégage de certaines feuilles qu'il brûle, le tabac, les narcotiques, etc. Pourraient plus ou moins être entachés sans doute de pouvoir de sorcellerie, les amulettes ou certains objets similaires auxquels on attache un pouvoir spécial.

*
*
*

La bonne foi des sorciers n'est pas douteuse. Pourquoi, sinon, s'astreindraient-ils à des jeûnes rigoureux, à des privations, à des dures épreu-

ves, à des fatigues, à de longues et pénibles veillées. Pourquoi ne se contenteraient-ils pas d'écourter leur intervention qu'ils prolongent souvent non seulement une nuit entière auprès du malade, mais qu'ils déclarent devoir recommencer plusieurs nuits de suite.

Parfois, et ce n'est pas rare, le sorcier a recours à la supercherie. Il est évident qu'il trompe sciemment ceux qui ont recours à lui, lorsqu'il aspire le mal et simule recracher des épines, des crapauds, des araignées, des cailloux, etc. Son but est alors de mieux asseoir sa réputation, d'impressionner l'assistance, de la suggestionner ainsi que le malade qu'il soigne. Il agit autant pour influencer le malade que pour gagner dans l'estime de tous et n'être pas accusé de mauvaise volonté ou d'avoir lui-même envoyé le mal.

Il acquiert ainsi une grande influence, la notoriété, une forte autorité morale, les richesses. Chacun cherche à l'avoir pour ami, à éviter de lui déplaire. On lui fait des présents ; il obtient tout ce qu'il peut désirer. Comme on craindrait de rien lui refuser et qu'on cherche au contraire à se l'attacher, il obtient facilement plusieurs femmes. Les parents lui accordent de préférence leurs filles. Mais nous avons vu que tous ces avantages ne vont pas sans leur contrepartie. Il doit s'astreindre à bien des épreuves et des pénalités.

Les inconvénients de la profession ne se bornent pas à cela. Le sorcier est plus exposé que quiconque à la vengeance. Il peut être accusé de mauvais soins, d'être cause de la maladie, de l'avoir envoyée. Ses propres parents peuvent croire qu'il leur fait du mal. Ils chercheront alors à se débarrasser de lui, à le tuer en s'entourant bien entendu de toutes les précautions possibles pour éviter d'être poursuivis par son âme. Le complot sera ourdi, mis méticuleusement à exécution et tout sera préparé pour apaiser ensuite son esprit ; mais il sera tué. Les groupes voisins et plus particulièrement les ennemis, l'accusent ; ils cherchent si possible à lui faire expier les malélices dont ils l'incriminent.

Puis le sorcier doit faire le bien et non le mal. Telle est la loi naturelle, imposée par la divinité supérieure. Or, malgré lui souvent, le sorcier sera bon ou mauvais. S'il fut mauvais durant sa vie il devra l'expier plus tard. Il sera alors condamné au châtement. Il sera par exemple astreint à une période transitoire avant que son double immatériel aille dans la région où se réunissent les âmes des sorciers. Il sera le plus souvent réincarné et vivra une seconde vie sous les aspects d'un fauve ; par métempsycose il sera transformé en jaguar et cherchera à nuire aux siens, à les dévorer, à les entraîner avec lui dans l'autre monde. Ou encore, il sera astreint à de dures épreuves, comme esprit ; c'est ainsi que les Napos imaginent ces esprits-squeleites, qui errent et doivent entreprendre un voyage fort long et pénible. Si le sorcier bienfaisant est aimé, si tous jouissent de réels

avantages matériels, ceux qui font le mal ou sont accusés de l'avoir fait, courent par contre un danger imminent. Ils seront même punis dans l'autre vie. Aussi, non seulement tout le monde n'a pas les dispositions requises pour devenir sorcier, mais tous n'ont pas le courage de le devenir.

Quelques photographies vous montreront des types de sorciers et de sorcières, comme aussi les objets auxquels ils attachent un pouvoir, soit qu'ils les supposent incarner les esprits (les *kay*), soit qu'ils les destinent à les faire venir et agir à leur appel (les *chimbo*) ; nous verrons aussi des objets efficaces pour chasser le mauvais air. Nous verrons des endroits de culte, des temples (*kankurua*), des abris où se retire le sorcier, et des autels.

*
* * *

Cherchons maintenant à étudier l'essence même de la sorcellerie, à expliquer ses origines, ses raisons d'être ou ses buts :

L'enfant naît, grandit, atteint la puberté ; le corps se forme, mûrit ; puis l'homme vieillit et peu à peu il arrive ainsi à la décrépitude de l'extrême vieillesse qui précède la mort lente et insensible, à moins que le vieillard trop impotent ne doive être achevé par ses propres parents lorsque la vie deviendrait pour lui trop lourde, impossible.

Mais si tel devrait être, normalement selon les sauvages, le cours de la vie, bien des imprévus peuvent intervenir et amener des perturbations voire la mort prématurée. Il y a non seulement les accidents, les blessures de guerre - contre les risques desquels l'homme cherche à se garder, - mais le corps humain peut être affligé par les maladies et des maux divers, dont on ne voit pas aussi manifestement les causes. Celles-ci peuvent être attribuées à des maléfices, à leur envoi, volontaire ou non, par des tierces personnes ou par des esprits. Les maladies peuvent être combattues par des soins, par des médicaments appropriés. Parfois ceux-ci se révèlent inefficaces ; d'autres fois on désire en hâter les effets en ayant en outre recours à une intervention de caractère surnaturel ; de là est née, avec la médecine, la sorcellerie médicale. Celle-ci peut servir non seulement pour guérir les malades, mais aussi les blessés. Poussant plus loin cette idée, le sauvage en arrive à avoir recours à la sorcellerie pour éviter les maux, comme aussi pour se venger de ses ennemis, en leur envoyant le mal.

Les maladies, la mort surtout, sauf par extrême vieillesse, ne sont jamais considérées comme naturelles par les sauvages. Ils y voient des maléfices, l'influence de pouvoirs occultes ; contre ces maléfices peuvent réagir utilement des influences surnaturelles bienfaisantes. De là est née la sorcellerie.

Les Indiens ont souvent des remèdes très efficaces. Dans bien des cas ils ont recours à des remèdes connus d'eux et dont l'efficacité est vraiment extraordinaire. Mais comme nous venons de le dire, souvent

aussi ils ne se contentent pas de médication ; ils font appel, parallèlement au médecin ou rebouteux, au sorcier qui opérera grâce à sa science occulte. Le plus souvent, c'est surtout le sorcier qui connaît les médicaments matériels. Il agit en même temps comme médecin et comme sorcier. Mais il arrive que ces deux sciences : médicale et de sorcellerie, soient employées en absolue indépendance l'une de l'autre, ainsi que me le donnèrent clairement à entendre notamment les Piapocos dont le sorcier reconnaissait l'efficacité des médicaments. Mais il disait que lui, en tant que sorcier, ne s'occupait pas de médecine matérielle. Poussant même plus loin la croyance dans la sorcellerie, les Piaroas n'ont aucune foi dans les remèdes matériels ; ils considèrent leurs sorciers à eux, seuls capables de soigner les malades ou de nuire.

Les sauvages ont aussi constaté, ce qui est mystère pour eux, de nombreux phénomènes naturels. Tous les signes des faiblesses de la femme, l'influence sur elle de la lune, certains changements chez elle pour la procréation, les frappent. Tout comme ils cherchent à expliquer les phénomènes de la puberté, de la vieillesse, ils cherchent le moyen de lutter contre les dangers de ces phases de la vie, à agir par l'occulte contre les dangers de l'occulte. De là encore, recours à la sorcellerie.

La lune agit non seulement sur la femme mais aussi sur la végétation. Le soleil éclaire et chauffe ; les astres, à certaines époques de l'année, coïncident avec les perturbations atmosphériques ; le vent, le tonnerre, la pluie, l'arc-en-ciel, tous ces phénomènes intriguent. Aux uns on attribue une origine divine, une essence presque humaine ; les autres sont considérés comme des manifestations de la divinité.

Les Indiens sentent aussi planer sur eux le mystère de la forêt, des fleuves, des torrents ; ils les croient habités par des divinités invisibles, qui les menacent. De là ils s'imaginent certains arbres, certains endroits, comme hantés ; et ils cherchent à se mettre à l'abri de ces divinités ou à se les rendre propices.

Outre les esprits plus ou moins visibles : astres et phénomènes naturels, ils en arrivent ainsi à forger des esprits immatériels, qu'ils redoutent ou qu'ils vénèrent parfois pour se les rendre propices. Comment atteindre ce but sinon par certains rites ; et qui mieux que le sorcier pourrait remplir et diriger ces rites qui lui sont directement inspirés ?

Enfin, des animaux peuvent être considérés comme totems, esprits tutélaires, de même origine que la tribu, parfois aussi, simplement comme les âmes de défunts qui renaissent, sous les aspects du jaguar pour le guerrier et le sorcier malfaisant, sous les aspects du renard pour la vieille femme, etc. Ou encore, tels animaux sont supposés incarner un esprit, une divinité malfaisante. Contre eux on doit prendre des mesures ; en certaines circonstances, dans telle ou telle tribu, on peut avoir recours à eux : le sorcier peut encore être consulté alors.

Craintes et espoirs, crainte des maléfices, espoir de les éviter ou de s'en débarrasser, désir de se venger ; de là est née la sorcellerie. Elle a comme raison d'être le désir d'éviter les maladies, de les guérir, le désir de prévenir ou de se débarrasser de maux divers, de conjurer les épidémies, de hâter leur fin par des moyens surnaturels. Les buts de la sorcellerie sont encore d'éviter les maléfices, de conjurer la vengeance des morts ou de se venger de ceux qui sont responsables de maux ou d'avoir tué un parent ; elle cherche à apaiser les dieux, les esprits mauvais, à rendre les divinités favorables aux vivants.

Voyons maintenant quelques pratiques, des plus courantes, de la sorcellerie, celles auxquelles a surtout recours le sorcier. D'abord pour la santé, ou directement pour le corps humain.

Parallèlement, en général, à la médecine on cherche à faire agir des forces occultes ; le sorcier intervient. D'habitude, il n'opère que durant la nuit car le mystère lui est plus favorable pour faire intervenir des êtres mystérieux. Gravement, le ou les sorciers consultés interviennent et, après quelques actes préparatoires : fumée du tabac, moment de silence et de recueillement, souffles profonds, ils s'approchent du patient. Souvent ils commencent par faire un tour, contourner le malade en agitant un bouquet de feuillages, afin d'écarter le mauvais air, les esprits néfastes, pour isoler le malade et l'endroit où il est étendu, ainsi que le rayon dans lequel eux-mêmes se tiendront à côté de lui durant leur intervention. Puis viennent les pratiques rituelles destinées à chasser les mauvais esprits du corps du patient. Leur ordonnance est régie par des règles bien établies mais qui varient selon les tribus. Normalement, le sorcier s'accroupit à côté du malade et alors il commence à lui donner ses soins.

Il fait sur lui des gestes, des passes ; il récite des paroles cabalistiques, il l'ausculte, le palpe ; il frictionne la partie endolorie. Il fume ou absorbe du jus de tabac qui le met, lui, à l'abri du mal et il lance de la fumée dans la direction du malade, sur tout son corps. Parfois il aura déjà fait participer les voisins ; il les a fait fumer ou prendre un peu de narcotique, pour les mettre à l'abri du mal qu'il va extraire du malade.

Le sorcier récite des paroles sacramentelles, dont le sens échappe le plus souvent à l'assistance, que lui-même peut ne pas toujours comprendre car la tradition de leur sens est oubliée ; ou il dira ne pas les comprendre pour ne pas devoir les trahir lorsqu'on le presse de questions. Dans certaines tribus il chantonne pour invoquer les esprits. En réalité, les sons émis ainsi ont souvent un sens, mais il est difficile de le saisir. Chez les Lenguas, au Chaco, de chaque côté du malade s'installent même plusieurs sorciers. Les uns chantonnent en sourdine, pour apaiser les esprits qui se sont emparés de la personne souffrante ; puis, à intervalles réguliers, les autres, accroupis en face des premiers, de l'autre côté du malade, lancent

à tue-tête le même refrain ; ces derniers effraient les mauvais esprits et les chassent. La séance se prolonge toute une nuit et souvent durant plusieurs nuits successives.

Le sorcier peut aussi avoir recours à des sons émis par des instruments ; tambourin spécial, corde pincée, hochets, etc. — tout comme pour certains rites ou cérémonies rituelles par lesquelles débudent des fêtes, il y a des instruments sacrés dont la vue est interdite aux non initiés et surtout aux femmes. Dans la plupart des tribus, le sorcier ausculte le malade ; il se penche sur lui et, de sa bouche formant ventouse, il suce à toute force, jusqu'à laisser les traces et faire affleurer le sang. Se détournant alors, il souffle, expectore violemment, et, avec de grands gestes, il chasse censément le mal au loin. Parfois aussi il applique sa bouche sur le malade et souffle au contraire sur lui, pour faire entrer en lui sa propre force et les esprits qui lui obéissent. D'autres fois le patient sera littéralement enveloppé un moment d'un nuage de fumée de plantes sèches, cueillies par le sorcier et spéciales ; ou il recevra d'épaisses bouffées de fumée de tabac.

Parfois, lorsqu'il souffle et fait le geste de chasser au loin le mal, le sorcier crache. Il lui arrive de simuler qu'il étrangle ; il se débarrasse avec difficulté d'un objet qui le gêne et qu'enfin il expectore. Il demande alors de la lumière et montre triomphalement une épine, un crapaud ou toute autre bête ou objet étrange. Il assure l'avoir retiré de la partie endolorie : c'est le mal envoyé par maléfice par un ennemi ; mais il en reste encore, jusqu'à guérison. Supercherie grossière, cette prestidigitation a pour but de convaincre l'assistance autant que le malade, de la bonne volonté du sorcier qui évite ainsi d'être accusé de mauvais soins. En outre, cela renforce son pouvoir de suggestion et celle-ci est souvent aussi efficace que bien des remèdes. Le malade se croit soulagé et se sent mieux ; il réagit. N'est-ce pas aussi par suggestion que le sorcier impose en grande partie son ascendant. On le craint : celui ou ceux qu'il menace craignent qu'il leur envoie en effet le mal dont il les a menacés. Il peut ainsi rendre malade un homme bien portant. De là vient cette croyance aux pouvoirs maléfiques et le sorcier peut être accusé de magie noire. Il peut réellement rendre malade et même tuer autant sans doute par pure persuasion que par des poisons qu'il administrerait.

Contre la magie, contre l'emprise des esprits malins, les Indiens, les Indiennes surtout, car leur âme est plus faible, portent des fétiches, des amulettes que leur procure le sorcier ou qu'ils trouvent eux-mêmes. Sont beaucoup plus que de simples fétiches, les *chimbo* grâce auxquels le sorcier Colorado fait venir les esprits que représentent ces *chimbo*. Quant aux *kay* des Catiôs, ils sont les esprits mêmes, matérialisés,

Pour éviter d'être accusé de mauvais soins, le sorcier se retire parfois ; il se met en relation directe avec des esprits, pour savoir qui a envoyé le mal. Il accusera ensuite tel sorcier ennemi, des hommes de tel groupe

lointain et ennemi. Ou encore, il dira que les esprits lui ont révélé qu'il fallait faire telle chose, que les parents doivent apaiser les divinités par tels cadeaux ou par tels rites plus ou moins difficiles à accomplir selon les besoins de la cause. Parfois les sorciers s'accusent mutuellement, entre rivaux ou ennemis ; chez les Napos ils évitent au contraire de s'attirer des ennuis en demandant une consultation entre collègues. C'est ainsi qu'en cas de maladie grave nous verrons parmi eux trois ou quatre sorciers opérant de commun accord.

Pour obtenir l'intervention des esprits, le sorcier cherche souvent à se mettre, par un état artificiel, plus efficacement en relation avec les esprits qu'il consulte alors. Dans certaines tribus il semble que l'apprentissage par lequel il a dû passer, lui suffise sans qu'il doive recourir à aucun artifice, pour lui permettre de soigner selon les rites traditionnels et sans autrement se préparer à l'application d'une cure déterminée. Ailleurs, de la boisson fermentée est préparée par une femme considérée tabou depuis le moment où le sorcier la désigne pour cette préparation jusqu'après l'accomplissement de la cure ou de la cérémonie. Cette boisson, spécialement réservée à telle occasion, prend alors un caractère sacré. Le sorcier officiant en boit la majeure quantité, censément aidé par les esprits ; une moindre partie en est distribuée rituellement à tous ceux qui se trouvent présents. Chez d'autres Indiens, de diverses tribus, nous l'avons vu déjà, le sorcier et les proches fument. En outre, dans certaines tribus, pour rendre l'effet du tabac plus actif, il en absorbe, en aspire par petites doses la décoction. Il a ainsi recours à un narcotique.

Dans beaucoup de tribus le sorcier recherche l'hypnose. Il a surtout recours à cet état, par lequel il est supposé se mettre en contact direct avec les esprits, lorsqu'il doit consulter ceux-ci ou les faire agir.

Ses chants, le roulement du tambourin, le bruit des grelots qu'il agite, ses gestes mêmes peuvent plus ou moins lui procurer cet état, d'autant plus s'il est déjà affaibli par une période de jeûne et par la veillée à laquelle il s'est soumis. Dans de nombreuses tribus il a recours aux stupéfiants qu'il fait préparer immédiatement avant de commencer la cure ou lorsqu'il doit remplir tel rôle qui correspond à son sacerdoce.

Dans le bassin de l'Orénoque, c'est le *YOPO* ou *NOPO*, absorbé dans le silence de la nuit, qui procure au sorcier l'état d'hypnose. Il en absorbe à cette fin une forte quantité. (Le yopo est tiré d'une graine d'arbre du genre des acacias, pilée et mélangée à certaines cendres). Dans le bassin de l'Amazone, diverses tribus emploient la décoction ou tisane d'une liane spéciale, la même qui est employée par le sorcier chez les Colorados (au versant du Pacifique, en Equateur) *NATEMA* des Jivaros, *AYAWASCA* ou *YANAWASCA* des Napos.

Dans des cas spéciaux, lorsque sévit une épidémie ou qu'une menace pèse sur le clan, le sorcier doit faire intervenir les esprits auxquels il a

recours. Chez les Jivaros, le sorcier consulté va se recueillir, avant que ne soit décidée une entreprise guerrière par exemple. Lorsqu'une entreprise paraît hasardeuse, dangereuse, ou lorsque l'on ne sait que faire pour apaiser les esprits, dans sa retraite le sorcier se recueille, jeûne, se met dans les transes. Il apprend alors des esprits avec lesquels il est en relation, ce qui doit être fait pour conjurer le mal ; ils lui indiquent qui en est cause ; ils lui suggèrent les rites à remplir pour apaiser les dieux, se les rendre favorables.

Quelques photographies nous feront voir les procédés employés par le sorcier pour la cure des malades dans diverses tribus (suction du mal, auscultation, insufflement par le sorcier de sa propre force, tabac absorbé, feuillages agités autour du patient, absorption de narcotique, intervention des esprits par les kay ou les chimbo, etc.). Malheureusement, les cures ayant lieu le plus souvent dans l'obscurité, à la faveur de la nuit, ma documentation photographique des cures est assez restreinte. Des clichés nous montreront aussi une consultation entre sorciers et l'intervention de trois d'entre eux auprès d'une malade, au Napo. Nous verrons également absorber le narcotique ; les effets de griserie, l'état d'hypnose, ou l'ivresse qui saisit ceux qui en ont absorbé ; puis comment la drogue abrutit les Indiens lorsqu'ils s'adonnent sous son emprise à des mouvements, à des danses. Enfin, quelques photographies nous montreront des rites : ceux avant la guerre chez les Jivaros ; ceux qui suivent la victoire, chez ces mêmes Jivaros et chez les Guahibos.

La sorcellerie, comme nous venons de le voir, est mêlée à des rites et à des pratiques que nous pouvons déjà considérer comme pratiques religieuses. Répétons-le, le sorcier est : médecin ou magicien, souvent et presque dans toutes les tribus, il est les deux à la fois ; mais il est également, le directeur des cérémonies religieuses, le principal officiant des rites des cultes. Sans cette relation avec le surnaturel pour les cures il ne serait alors que simple médecin, rabouteur, et non sorcier.

La sorcellerie et tout ce qui s'y rapporte, varie d'une tribu à l'autre, de même que varient entre tribus les rites, les croyances et jusqu'à l'ensemble des mœurs. Il faut se garder de jugement précipité et de conclusion, avant d'avoir bien approfondi l'étude du folklore. Cela est vrai, même lorsqu'on étudie une tribu déterminée ; ce l'est d'autant plus lorsqu'on veut traiter de la question des croyances et des idées d'un ensemble de peuplades.

Ce n'est qu'après avoir obtenu la confiance des Indiens, que nous pouvons les étudier pour chercher à déduire quelles sont leurs idées ; ensuite on peut rechercher l'origine et la raison des rites qu'ils observent. Mais il faut d'abord bien connaître les Indiens, se mettre à leur hauteur pour saisir leur mentalité. Il faut s'intéresser à eux et à ce qu'ils font, en toute objectivité et avec sympathie. Ainsi seulement nous découvrons des

détails qui échapperaient à l'observateur superficiel. Nous pouvons alors obtenir d'eux des renseignements, des explications et nous évitons de fausses interprétations. La longue pratique avec les sauvages, permet seule de saisir le fond de leur pensée, voire de rectifier des inexactitudes d'interprétation commises par des observateurs superficiels, par ceux qui n'eurent pas le temps de suffisamment approfondir leur enquête.

Certains ethnographes se laissant entraîner par leur désir de soutenir une théorie préconçue, l'appuient éventuellement à l'encontre de la réalité, par manque d'objectivité ou par parti pris. Des enquêteurs de mérite interprètent mal, non seulement par suite de leur manque de renseignements mais aussi parfois parce qu'ils veulent soutenir à tout prix une théorie. Dans ce but ils interprètent même des faits à l'encontre de l'évidence.

Une croyance peut exister dans telle peuplade, alors que le contraire est vrai chez les autres ; tel objet, qui est un fétiche ici, n'est et n'a jamais été qu'ornement ailleurs ; il est même méprisé par ces autres. Ce qui est rite chez les uns ou en certaines occasions, ne l'est pas ailleurs. Voir partout des rites, des survivances de rites et de croyances, est tout aussi absurde que de vouloir nier dans bien des cas la réalité d'une croyance, d'un rite, ou tout au moins son souvenir, son adaptation.

Mais quelles que soient les pratiques auxquelles se livre le sorcier, lorsqu'il y a sorcellerie il est évident qu'il doit y avoir censément intervention du surnaturel. Dans la cure du malade, l'envoi de maléfices, il n'y a pas sorcellerie lorsqu'on a uniquement recours aux remèdes naturels, matériels, sans intervention du surnaturel, sans que le sorcier agisse par les esprits qui sont supposés opérer par son intermédiaire.

Le sorcier est en rapport avec les esprits. Plus nombreux et plus puissants sont les esprits auxquels il peut avoir recours, plus lui-même devient grand sorcier. C'est par ce pouvoir que lui confèrent des esprits, ou par autorité sur les esprits pernicioeux, qu'il peut chasser le mauvais air (être invisible, impalpable, qui plane autour du malade). Par certaines pratiques, il se met en rapport avec des esprits qui lui dévoilent le passé en lui montrant celui ou ceux qui ont envoyé le mal ; grâce à cette révélation il voit quel est celui qui a volé, il sait où est allé le double (l'âme) de telle personne ; ce sont ses informateurs, occultes pour les profanes, qui lui prédisent l'avenir, lui dévoilent quelle sera l'issue d'une expédition, quels rites accomplir pour apaiser la colère des divinités qui commandent les éléments, les phénomènes de la nature. Les hallucinations que le sorcier se procure sous l'emprise du jeûne et des veillées qui l'affaiblissent, — surtout lorsqu'il a en outre recours au narcotique, — il les interprète. Ce sont les esprits qu'il consulte, qui lui révèlent ces choses.

Un homme, plus fort qu'une femme ou qu'un enfant, peut, en soufflant et crachant, faire dévier l'orage, la tourmente ; le sorcier, dont les

rapports avec les Êtres invisibles augmentent le pouvoir, a tout naturellement plus de force spirituelle, même alors, que les simples mortels. Parfois, un petit objet qu'il porte sur lui, lui sert de fétiche efficace, auquel il a recours. J'ai vu un sorcier tirer de sa besace un morceau de cristal de roche, son fétiche, et le tenir en main tandis qu'il faisait tous les gestes de chasser, qu'il crachait dans cette direction, qu'il soufflait, pour écarter un orage qui menaçait.

En cas d'épidémie, l'orsqu'une grave menace semble mettre en péril le clan, le sorcier saura mieux quels rites observer pour apaiser les divinités ou esprits qui menacent ainsi.

Lorsque l'on célèbre une fête rituelle, saisonnière ou d'abondance, certains musiciens jouent parfois un rôle de vedette ; il est normal que le sorcier puisse s'attribuer ce rôle. Si l'âge ne lui permet plus d'entraîner les farandoles ou les danses exécutées alors, il jouera néanmoins un rôle de Maître de Cérémonies. S'agit-il de cérémonie à l'occasion d'une expédition guerrière ou de chasse, soit pour obtenir un résultat favorable, soit pour fêter la réussite, soit encore pour s'asservir l'âme des guerriers ennemis tués et éviter la vengeance, c'est toujours le sorcier qui dirigera et ordonnera le déroulement de cette fête. C'est le sorcier qui, la nuit autour des feux allumés par les chasseurs Guahibos, (tribu des Llanos), lorsqu'ils ont abattu un tapir, brandit sa cravache et en flagelle ceux qui désirent, grâce aux coups qu'il leur porte ainsi, gagner plus de capacité, d'énergie, de courage. Le sorcier joue un grand rôle dans les expéditions guerrières des Jivaros : par la révélation des esprits qu'il consulte au préalable, il prédit l'issue de l'expédition, de même que plus tard il pourra déterminer le moment d'accomplir les rites pour les tzantza (têtes que l'on réduit) des ennemis tués. Etc, etc.

A l'occasion des diverses phases de la vie d'une personne : naissance chez les Guahibos, puberté d'un garçonnet et surtout d'une fillette dans presque toutes les tribus, c'est encore le sorcier qui préside presque toujours. Dans diverses tribus c'est lui qui s'attribue le rôle d'initiateur de la fillette dont on célèbre la venue à l'état de femme. En cas de mort c'est normalement lui qui, le plus souvent, préside à l'enterrement et dispose même le cadavre dans sa tombe. Le rôle du sorcier ou Mama des Arhuak de la Sierra Nevada est particulièrement notable lors d'un décès. Le sorcier intervient en réalité souvent pour l'enterrement tout comme il est intervenu pour les soins du malade ; cela est vrai même chez des Indiens relativement civilisés, des Andes. Seul sans doute, celui qui a su capter la confiance des Indiens apprendra alors que celui qui veille le malade, le soigne, celui qui sert de fossoyeur, est en réalité leur sorcier. Pour obtenir cet aveu éventuel, on doit n'inspirer aucune méfiance.

Qu'il s'agisse de rites personnels, de soins à donner à une personne, à un malade, ou pour une phase de la vie d'une personne, de rites saison-

niers ou pour une circonstance spéciale quelconque, de rites collectifs, pour faire écarter une épidémie, un fléau, de rites propitiatoires ou de la célébration d'action de grâce ou de remerciement à la Nature, etc., le sorcier joue donc le rôle de directeur, de principal officiant. Il est sans doute le médecin ou magicien de la tribu, mais il est aussi en quelque sorte le directeur des cérémonies, en quelque sorte le prêtre qui préside aux rites.

Quelques photographies nous montreront l'accomplissement de rites, notamment aussi ceux de l'enterrement dans diverses tribus, comme en outre les rites du déterrement ou rites ultérieurs dans certaines tribus. Mais si nous pouvons voir enterrer selon leur tradition par des Indiens restés indépendants et qui ont conservé leurs mœurs tribales, nous pouvons aussi comparer avec d'autres Indiens de tribus plus en contact avec la civilisation et soumis à l'influence du christianisme, depuis longtemps catéchisés. Nous voyons alors comment les rites supposés abolis subsistent en réalité. Des photographies prises dans de pareilles occasions nous montreront comment la veillée mortuaire reste caractéristique, avec seulement l'ajoute d'images pieuses ou de saints et de chandelles allumées, mais, toujours avec les libations et même tous les procédés en usage chez les anciens Indiens avant leur assimilation, pour le transport du corps du défunt, pour sa sépulture. L'offrande de pièces de monnaie, une image pieuse placée dans la tombe avec le cadavre, une chandelle éteinte laissée à côté de lui, souvent aussi une bouteille d'alcool, remplacent les offrandes de vivres et l'enterrement avec lui de ses objets usuels et préférés de la personne de son vivant. Il s'agit nettement d'adaptation des impositions nouvelles ; en réalité : continuation changée dans le détail, du rite ancien.

Au cours de l'enterrement d'une vieille femme, chez des Indiens cathéchisés d'assez longue date, dans les Andes, une rixe survint entre deux fossoyeurs. Je ne tardai pas à découvrir que, sous l'emprise de l'ivresse après les abondantes libations, normales pour la veillée, c'était le fils de la défunte, qui accusait en réalité le sorcier d'avoir mal soigné sa mère et d'être ainsi cause de sa mort. Il incriminait son incapacité, sa négligence dans l'accomplissement des soins donnés à la malade en tant que sorcier. Excité par la boisson, des paroles il en arriva aux voies de fait et les compagnons durent séparer les antagonistes, empoignant le fils, le maintenant à l'écart et l'admonestant tandis que le sorcier-fossoyeur continuait à bien ranger le cadavre et enlevait la terre qui, au cours de la rixe était tombée sur le corps.

Dans la montagne des Andes, ne voit-on pas les Indiens verser de l'eau bénite qu'ils achètent au prêtre, la répandre par doses minimales vers l'endroit où ils estiment que, sous terre se trouve la bouche du mort. Cette pratique est courante dans la montagne, en Equateur, chez les Indiens lors de la veillée des morts, le 2 novembre. Tant d'autres coutumes qui peuvent paraître étranges, telle cette pratique, dans les Andes de l'Equateur, qui

veut que la fiancée Indienne doive servir le curé durant une semaine au moins, pour apprendre à bien prier et à connaître ses futurs devoirs envers son mari, ne sont-elles pas des survivances de rites ou coutumes anciennes ? Certaines danses, telles celles des « Dansantes », certaines fêtes religieuses des redevances au curé, des offrandes que doivent lui faire les Indiens lors des fêtes, etc., tout cela est nettement l'adaptation de rites ou de coutumes anciennes. Bien des superstitions sont les restes d'anciennes croyances, parmi les Indiens même assimilés de longue date. Des croyances nombreuses subsistent, dissimulées soigneusement en général. Parfois sans doute, les Indiens ignorent l'origine de rites qu'ils perpétuent en réalité sous le déguisement de rites accomplis en l'honneur de tel saint ou de telle fête religieuse. Il n'est donc pas étonnant que, le dévoilant seulement lorsqu'ils sont en confiance et ne craignent pas la risée, voire les représailles ou le châtement, des Indiens relativement adaptés à la religion nouvelle ont encore leur sorcier. Nous venons de voir le fait dévoilé au cours de cet enterrement par des Indiens. Ils me déclarèrent en outre que, catholiques, ils se hâtaient d'enterrer la morte afin que le prêtre n'ait pas l'occasion de dire des absoutes.... et de se les faire payer.
